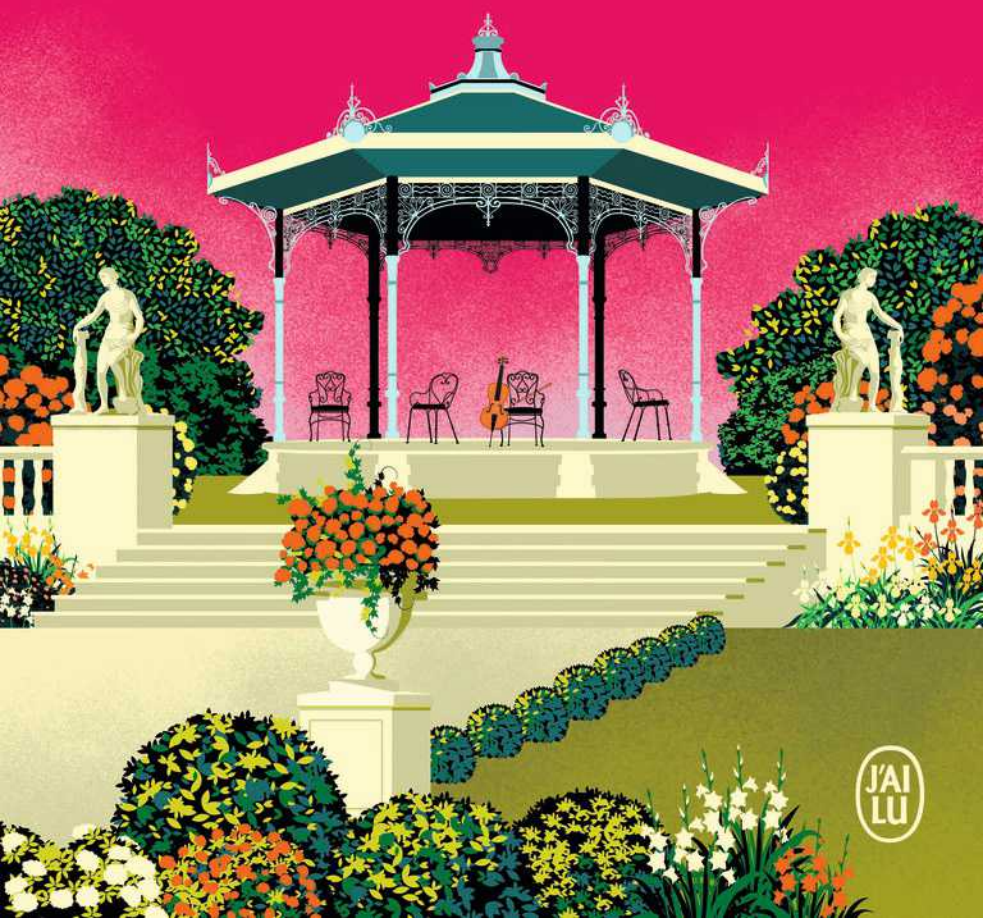


JULIA QUINN

LE QUATUOR DES
SMYTHE-SMITH

1 & 2



J'AI
LU

Julia Quinn

Connue sous le pseudonyme de Julia Quinn, Julie Pottinger naît en 1970 aux États-Unis. Spécialisée dans la Régence, cette très grande dame de la romance a écrit une vingtaine de livres, tous des best-sellers. Surprenant de la part de cette jeune diplômée de Harvard qui a longtemps cherché sa voie avant de publier son premier roman, *Splendide*, à l'âge de 24 ans. Sa vocation trouvée, elle se voit décerner le Rita Award pendant deux années consécutives et le *Time Magazine* lui a consacré un article. Sa célèbre série *La chronique des Bridgerton* a été traduite dans le monde entier et adaptée par Netflix.

Aux Éditions J'ai lu

**LA CHRONIQUE
DES BRIDGERTON**

- 1 – Daphné et le duc
N° 8890
- 2 – Anthony
N° 8960
- 3 – Benedict
N° 9081
- 4 – Colin
N° 9258
- 5 – Éloïse
N° 9284
- 6 – Francesca
N° 9365
- 7 – Hyacinthe
N° 9393
- 8 – Gregory
N° 9415
- 9 – Des années plus tard
N° 11580

- La chronique des Bridgerton 1 & 2
La chronique des Bridgerton 3 & 4
La chronique des Bridgerton 5 & 6
La chronique des Bridgerton 7 & 8
La chronique des Bridgerton 9

Splendide
N° 9303

L'insolente de Stannage Park
N° 9724

Comment séduire un marquis ?
N° 9742

Trois mariages et cinq prétendants
N° 10918

Quatre filles et un château
N° 11587

LES BEVELSTOKE

Les carnets secrets de Miranda
N° 9835

Mademoiselle la curieuse
N° 9894

Ce que j'aime chez vous
N° 12658

**LES DEUX DUCS
DE WYNDHAM**

- 1 – Le brigand
N° 11745
- 2 – M. Cavendish
N° 11774

**LE QUARTET
DES SMYTHE-SMITH**

- 1 – Un goût de paradis
N° 11779
- 2 – Sortilège d'une nuit d'été
N° 11882
- 3 – Pluie de baisers
N° 11903
- 4 – Les secrets de sir Richard
Kenworthy
N° 11915

LES ROKESBY

- 1 – À cause de Mlle Bridgerton
N° 11987
- 2 – Un petit mensonge
N° 12119
- 3 – L'autre Mlle Bridgerton
N° 12747
- 4 – Tout commença par un esclandre
N° 13099

La chronique des Rokesby 1 & 2
La chronique des Rokesby 3 & 4

Mariages à l'écoisaise
N° 13316

LES LYNDON

- 1 – Je t'offrirai la lune
N° 13509
- 2 – Je t'offrirai le soleil
N° 13595

JULIA QUINN

———— LE QUATUOR DES ————
SMYTHE-SMITH
———— 1 & 2 ————



JULIA
QUINN

Un goût de paradis

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Anne Busnel*



POUR **elle**

Si vous souhaitez être informée en avant-première
de nos parutions et tout savoir sur vos auteures préférées,
retrouvez-nous ici :

www.jailu.com

Abonnez-vous à notre newsletter
et rejoignez-nous sur Facebook !

Déjà paru sous le titre :
Le quartet des Smythe-Smith 1 – Un goût de paradis

Titre original
JUST LIKE HEAVEN

Éditeur original
Avon Books, an imprint of HarperCollins Publishers, New York

© Julie Cotler Pottinger, 2011

Pour la traduction française
© Éditions J'ai lu, 2017

Pour la présente édition
© Éditions J'ai lu, 2023

*Pour Pam Spengler-Jaffee.
Une vraie déesse, à tous points de vue.*

*Et aussi pour Paul, qui m'a donné
de précieux conseils médicaux
quand mon héros était mal en point,
et bien qu'il ait décrété : « Ce type est fichu ! »*

Prologue

Marcus Holroyd était tout le temps seul.

S'il avait perdu sa mère à l'âge de quatre ans, l'événement avait eu étonnamment peu d'impact sur sa vie. La comtesse de Chatteris avait élevé son fils comme sa propre mère avait élevé ses enfants : de loin.

Elle n'était pas irresponsable. Au contraire, elle avait mis un point d'honneur à engager la meilleure nourrice pour veiller sur l'héritier mâle de son mari. Mlle Pimm avait la cinquantaine bien entamée, et elle s'était déjà occupée de la progéniture de deux ducs et d'un vicomte. Lady Chatteris avait déposé son enfant dans ses bras, l'avait avertie que le comte, son époux, était allergique aux fraises, et que par conséquent son fils risquait de l'être aussi ; puis elle s'en était allée à Londres afin de profiter de la saison qui battait son plein.

Quand lady Chatteris était morte, Marcus l'avait croisée en tout et pour tout sept fois au cours de sa jeune vie.

Contrairement à sa femme, lord Chatteris appréciait la campagne et résidait le plus souvent à Fensmore, leur vaste manoir de style Tudor situé au nord du comté de Cambridgeshire, fief de la famille Holroyd depuis des générations. Pour élever Marcus, le comte

avait adopté la même méthode que son propre père : après s'être assuré que son fils avait bien été juché sur un poney à l'âge de trois ans, il n'avait pas jugé utile de s'intéresser à sa personne avant qu'il soit capable de soutenir une conversation raisonnablement intelligente.

Devenu veuf, le comte n'avait pas souhaité se remarier, bien qu'on lui ait fortement conseillé d'engendrer un héritier « de secours », au cas où il arriverait malheur à l'aîné. Lorsqu'il regardait Marcus, il voyait un garçon vif d'esprit, excellent athlète, au physique robuste et – plus important – doté d'une santé de fer. En bref, il y avait peu de risques que son fils meure terrassé par une mauvaise pneumonie. Le comte n'avait donc pas vu l'intérêt de se lancer dans la quête fastidieuse d'une épouse ; il avait préféré s'investir dans l'éducation de son héritier.

Marcus avait eu les meilleurs précepteurs et avait étudié toutes les disciplines essentielles à l'épanouissement d'un vrai gentleman. À l'âge de douze ans, il était capable de nommer tous les spécimens de la faune et de la flore locales, et il montait à cheval comme s'il était né en selle. Son niveau à l'escrime et au tir était bien au-dessus de la moyenne, quand bien même il ne lui aurait pas permis de remporter des championnats. Il savait additionner et multiplier de longues rangées de chiffres sans gaspiller une goutte d'encre. Et il lisait le grec et le latin.

C'est à cette époque – par hasard, peut-être – que son père avait décidé qu'il devrait être possible d'avoir avec lui une conversation digne de ce nom.

Dans la foulée, le comte était passé à l'étape suivante de son éducation : il l'avait envoyé à Eton, où tous les mâles de la famille avaient été pensionnaires.

Cette période s'était révélée la plus heureuse de son enfance. Car une seule chose manquait à Marcus Holroyd, héritier du comte de Chatteris.

Des amis.

Il n'en avait pas un seul.

Dans la campagne du Cambridgeshire, il n'y avait pas un seul garçon qui soit jugé digne de le fréquenter. Parmi leurs voisins, les Crowland étaient la seule famille noble, et ils n'avaient engendré que des filles. Il y avait bien quelques hobereaux de moindre importance dont les fils auraient pu être tolérés à Fensmore, malheureusement ces derniers étaient soit trop jeunes, soit trop âgés. Et lord Chatteris n'allait pas laisser son fils frayer avec les petits paysans ou l'engeance turbulente des artisans du coin.

Aussi s'était-il contenté de meubler le temps libre de Marcus en engageant d'autres précepteurs. On ne souffrait pas de solitude quand on avait des journées bien remplies. Si le comte lui avait demandé son avis, Marcus aurait eu une opinion toute différente. Mais lord Chatteris ne croisait son fils qu'une fois par jour, juste avant l'heure du dîner, et cette entrevue ne durait guère plus de dix minutes. Ensuite Marcus remontait dans la nursery et le comte prenait son repas seul dans la grande salle à manger.

A posteriori, il était surprenant que Marcus n'ait pas été très malheureux au collège. Timide, il ne savait comment aborder ses camarades. Le premier jour d'école, alors que les autres garçons couraient partout « comme des sauvages » – dit le valet de son père qui l'avait déposé à Eton –, Marcus était resté seul dans son coin, le regard lointain, comme s'il préférait ne pas être dérangé.

En réalité, il ne savait pas quoi faire. Il ne savait pas quoi dire.

Ce qui n'était pas le cas de Daniel Smythe-Smith.

En plus d'être l'héritier du comte de Winstead, Daniel Smythe-Smith avait cinq frères et sœurs, et trente-deux cousins germains. Il maîtrisait parfaitement l'art de la communication avec autrui et, en l'espace de quelques heures, il était devenu le roi incontesté d'Eton. Daniel avait un charisme inouï, le sourire facile, un aplomb désarmant, et il était totalement dénué de timidité. C'était un meneur-né.

Et, dans le dortoir, on lui avait attribué le lit voisin de celui de Marcus.

Ils étaient devenus les meilleurs amis du monde, si bien qu'à la fin du trimestre, Daniel avait invité Marcus à passer les vacances chez lui. Sa famille vivait à Whipple Hill, pas très loin de Windsor, ce qui lui permettait de rentrer fréquemment. Marcus, en revanche, n'avait pas cette facilité. Même si Fensmore n'était pas perdu aux confins de l'Écosse, il fallait plus d'une journée pour rejoindre le nord du Cambridgeshire. En outre, son père ne retournait jamais au manoir durant les petites vacances et ne voyait donc pas pourquoi son fils l'aurait fait.

Aux vacances suivantes, Daniel invita de nouveau Marcus. Qui accepta.

De même à Pâques.

Et ainsi de suite.

Très vite, Marcus passa plus de temps chez les Smythe-Smith que dans sa propre famille. Qui se résumait à la personne de son père, certes, mais quand Marcus prenait le temps d'y réfléchir, il se rendait même compte qu'il passait moins de temps avec

son propre géniteur qu'avec chacun des membres de la famille Smythe-Smith.

Y compris Honoria.

Honoria était la plus jeune sœur de Daniel et avait une différence d'âge assez marquée avec le reste de la fratrie. Sa naissance, sans doute inattendue, était venue clore sur le tard la remarquable carrière procréative de lady Winstead.

La gamine avait six ans quand Marcus avait fait sa connaissance. Cinq années les séparaient, mais à cet âge, c'était un gouffre. Ses trois grandes sœurs étaient déjà mariées ou fiancées, et Charlotte, l'avant-dernière, l'envoyait tout le temps promener. Quant à Daniel, il la fuyait comme la peste. Toutefois, son départ pour Eton avait dû décupler l'affection de la petite, car dès qu'il rentrait à la maison, elle le suivait partout comme un chiot fidèle.

Un jour, les deux garçons avaient décidé de se rendre à l'étang pour une partie de pêche. Comme de bien entendu, la petite Honoria s'était mise à trotter dans leur sillage.

— Ne te retourne surtout pas, avait dit Daniel à Marcus. Si tu remarques sa présence, on est fichus !

Ils avançaient à pas vifs, tête baissée. La dernière fois que Honoria les avait accompagnés à l'étang, elle avait renversé le seau d'asticots.

— Daniel ! appela-t-elle.

— Ignore-la, marmonna Daniel.

— Daniel !!!!!!!!

— Marche plus vite, Marcus. Une fois que nous serons dans les bois, elle ne pourra pas nous trouver.

— Elle est capable d'aller jusqu'à l'étang, objecta Marcus.

— Oui, mais...

— *Danieeeeeel !!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!*

— ... elle sait aussi que notre mère sera furieuse si elle découvre qu'elle s'est aventurée seule dans la forêt. Elle ne prendra pas le risque.

— Marcus ? lança Honoria d'une petite voix misérable qui aurait fendu les cœurs les plus endurcis.

Marcus se figea. Et se retourna.

— Noooooooooon ! gémit Daniel.

— Marcus ! pépia Honoria tout heureuse.

Elle s'approcha en sautillant et s'immobilisa face aux deux garçons.

— Qu'est-ce que vous faites ?

— On va pêcher. Et pas question que tu viennes avec nous, rétorqua son frère.

— J'aime bien pêcher.

— Nous aussi. Mais sans toi.

Le visage de la petite se crispa de désespoir.

— Ne pleure pas, s'écria Marcus.

— Elle fait semblant, fit Daniel sans s'émouvoir.

— C'est pas vrai !

— Ne pleure pas, répéta Marcus, inquiet.

— Si vous ne voulez pas que je pleure, vous n'avez qu'à m'emmener avec vous.

Elle battit des cils en le regardant.

Comment une gamine de sept ans pouvait-elle faire les yeux doux ?

Mais elle ne devait pas vraiment maîtriser la technique, car voilà qu'elle se frottait la paupière en gémissant.

— Bon, qu'est-ce que tu as encore ? soupira Daniel.

— J'ai quelque chose dans l'œil !

— C'est peut-être un moustique, suggéra Daniel avec perfidie.

Honoria poussa un cri perçant.

— Ce n'était pas très malin de dire ça, observa Marcus.

— Enlève-le ! Enlève-le ! s'égosilla Honoria.

— Oh, calme-toi ! répliqua son frère. Tu n'as rien du tout.

Mais la petite continuait de hurler en se frappant le visage. Finalement Marcus lui immobilisa les mains.

— Honoria ? *Honoria !* Il n'y a pas de moustique.

— Mais...

— Tu devais avoir un cil dans l'œil, c'est tout.

Elle se calma enfin et le considéra de ses grands yeux, la bouche arrondie.

— Je peux te lâcher maintenant ?

Elle hocha la tête.

Lentement, Marcus laissa retomber ses mains et recula d'un pas.

— Je peux venir avec vous ?

— Non ! aboya Daniel.

À dire vrai, Marcus n'avait nulle envie de se coltiner la gamine. Elle avait sept ans, bon sang ! Et c'était une fille.

Il tenta de la raisonner :

— On n'aura pas le temps de s'occuper de toi.

— S'il vous plaît !

Marcus soupira. Honoria était tellement attendrissante avec ses joues striées de larmes, ses cheveux châtain clair lisses et soyeux qui lui tombaient sur les épaules et ses yeux embués, de ce bleu si rare, qui ressemblaient tant à ceux de Daniel.

— Je t'avais dit de ne pas te retourner, marmotta ce dernier.

— Bon, juste pour cette fois, alors.

À peine Marcus avait-il prononcé ces mots que la fillette bondit de joie tel un chaton joueur.

— Oh, merci, merci !

Contre toute attente, elle sauta au cou de Marcus. Heureusement, elle le relâcha presque aussitôt.

— Merci, merci, merci ! Tu es le meilleur, Marcus ! Le meilleur des meilleurs ! Pas comme *toi*, jeta-t-elle à son frère en lui glissant un regard d'une effrayante maturité.

— Figure-toi que je suis très fier d'être le pire des pires !

— Ça m'est bien égal !

Honorina glissa sa main dans celle de Marcus, avant d'ajouter :

— On y va ?

Il baissa les yeux sur cette menotte perdue dans la sienne. La sensation était totalement inconnue et une émotion très désagréable lui serra la poitrine. Il mit un temps à comprendre qu'il était en train de céder à la panique. Il était incapable de se souvenir de la dernière fois où quelqu'un lui avait tenu la main. Était-ce sa nounou ? Mais non, elle préférait l'agripper par le poignet. Pour mieux le tenir, avait-elle dit un jour à la gouvernante.

Son père ? Sa mère ?

Son cœur battait la chamade. Dans sa paume, les petits doigts de Honorina devenaient glissants. Il devait transpirer.

Honorina le regardait avec un sourire radieux.

Il lui lâcha la main.

— Bon, dépêchons-nous, dit-il, mal à l'aise. Il faut en profiter tant qu'il fait jour.

Le frère et la sœur lui lancèrent un regard perplexe.

— Il est à peine midi, remarqua Daniel. Combien de temps veux-tu pêcher ?

— Je ne sais pas, répondit Marcus, sur la défensive. Cela peut prendre un bout de temps, non ?

— Le garde-chasse a fait un lâcher de truites récemment. Il y a tellement de poissons dans l'étang qu'il doit suffire de plonger une botte dans l'eau pour en récupérer trois.

Honorina poussa un cri de joie.

Daniel pivota vers elle.

— Toi, je te préviens : si jamais une de mes bottes finit dans l'eau, tu vas le regretter !

— Je pensais à mes bottes à moi, marmonna-t-elle avec une moue boudeuse.

Marcus sentit un rire lui incurver les lèvres. Honorina lui décocha un regard ulcéré, comme s'il venait de commettre la pire des trahisons.

— Je ris parce que le poisson serait bien trop petit, prétendit-il.

Son argument ne parut pas la convaincre. Il insista :

— Tu sais, on ne peut pas les manger quand ils sont trop petits. Il n'y a que des arêtes.

— Oh, allons-y ! s'impatiente Daniel.

Et ils se remirent en route. Honorina, qui courait presque pour ne pas se laisser distancer, babillait en continu :

— Je n'aime pas beaucoup le poisson, moi. Ça sent mauvais et ça a un drôle de goût...

Et plus tard, sur le chemin du retour :

— ... Je suis sûre que le rose était assez gros pour être mangé. Enfin, si on aime le poisson. Moi, je n'aime pas ça, mais maman oui. Et je suis sûre qu'elle aurait aimé manger un poisson rose...

Daniel décocha un regard mauvais à Marcus.

— Ne l'invite plus jamais à nous accompagner, siffla-t-il.

— Je ne risque pas, assura Marcus.

C'était assez grossier de dénigrer une petite fille, cela dit, Honoria était vraiment épuisante.

— ... alors que pas Charlotte. Elle déteste le rose. Elle refuse d'en porter. Elle dit que ça lui brouille le teint. Je ne sais pas ce que cela veut dire, mais ça n'a pas l'air agréable. Moi, j'aime bien les œufs brouillés. Et le bleu lavande...

Les deux garçons laissèrent échapper un soupir. Honoria les dépassa pour venir se planter devant en souriant de toutes ses dents.

— Comme mes yeux ! C'est papa qui le dit.

— Ton père dit que tu as les yeux brouillés ? s'étonna Marcus.

— Non ! Tu n'écoutes pas ce que je dis ?

Marcus se rappellerait toujours cet instant précis comme sa toute première confrontation à une spécificité féminine horripilante, à savoir la question qui n'appelle que de mauvaises réponses.

— Mes yeux sont bleu lavande. C'est papa qui le dit.

— Alors ça doit être vrai.

Elle ne bougeait toujours pas. Marcus finit par poser par terre le seau dont la poignée lui meurtrissait les doigts. Il y avait là-dedans trois truites de belle taille, qui gigotaient en tous sens. Ils auraient pu en ramener plus si Honoria n'avait renversé le seau par mégarde, renvoyant dans l'étang leurs deux plus belles prises.

Daniel se baissa aussitôt pour récupérer le seau et le lui tendre.

— Viens, on rentre. Et toi Honoria, ne reste pas dans nos pattes !

— Pourquoi tu es gentil avec tout le monde sauf avec moi ? demanda-t-elle.

— Parce que tu es une plaie !

C'était la vérité, mais Marcus ne pouvait s'empêcher d'avoir pitié de la fillette. Du moins de temps en temps. Elle grandissait presque en fille unique et il ne connaissait que trop bien cette solitude glaçante. Honoria voulait juste se faire accepter et participer à toutes ces activités amusantes qu'on lui refusait à tout bout de champ sous prétexte qu'elle était trop petite.

Honoria encaissa sans broncher. Elle fusilla son frère du regard et prit une inspiration sifflante par les narines.

Puis elle tourna le dos à son frère pour faire face à Marcus.

— Tu veux jouer à la dînette avec moi ?

Marcus entendit Daniel ricaner.

— J'amènerai mes plus belles poupées, ajouta-t-elle d'un air solennel. Et nous mangerons des gâteaux.

Oh, Seigneur, non ! Marcus s'était pétrifié et Honoria le fixait de ses yeux implorants. Il jeta un regard affolé à Daniel, mais celui-ci, goguenard, n'avait manifestement pas l'intention de lever le petit doigt pour le tirer de ce traquenard.

— Non, lâcha-t-il enfin.

— Non ? répéta Honoria d'une petite voix chevrotante.

— Je ne peux pas. J'ai des choses à faire.

— Quelles choses ?

— Des choses ! répliqua-t-il d'un ton énervé.

Le menton de Honoria se mit à trembler. Pris de remords, il expliqua :

— Daniel et moi, nous avons des projets.

Les épaules de la petite se voûtèrent. Sa bouche se tordit et, cette fois, Marcus n'eut pas l'impression qu'elle simulait.

— Je suis désolé, dit-il encore.

Il n'avait pas voulu la blesser, mais, bonté divine, jouer à la dînette ! Avec des poupées ! Quel garçon de douze ans avait envie de cela ?

Soudain la colère empourpra les joues de Honoria qui pivota vivement vers son frère.

— C'est ta faute s'il dit ça !

— Ma faute ? Je n'ai pas dit un mot.

— Je te déteste. Je vous déteste tous les deux ! Surtout toi, Marcus !

Puis elle partit en courant en direction de la maison, aussi vite que le lui permettaient ses jambes maigrelettes, c'est-à-dire à une vitesse toute relative.

Marcus et Daniel la regardèrent s'éloigner. Puis, alors qu'elle avait atteint la maison, Daniel déclara :

— Ma petite sœur te hait. Maintenant, tu fais officiellement partie de la famille.

Et il disait vrai. À partir de ce jour, Marcus devint un membre à part entière de la famille Smythe-Smith.

Jusqu'au printemps 1821, lorsque Daniel gâcha tout en quittant précipitamment l'Angleterre.

Mars 1824, Cambridge, Angleterre

Lady Honoria Smythe-Smith n'en pouvait plus.

Elle n'en pouvait plus d'attendre une journée de soleil, d'attendre une demande en mariage, d'attendre... une paire de chaussures neuves, songea-t-elle avec un soupir excédé en regardant ses souliers bleus en piteux état.

Elle se laissa tomber sur le banc de pierre, devant la boutique de M. Hilleford, *Tabacs fins pour Messieurs exigeants*, et se tassa autant que possible sous l'auvent pour se protéger au maximum de la pluie.

Il ne crachinait pas, il ne pleuvait même pas. Il tombait des cordes. C'était au point que Honoria n'aurait pas été étonnée de voir tomber du ciel des pylônes et des troncs.

Une odeur désagréable, écœurante, flottait dans l'air. Elle qui pensait détester l'odeur de la fumée de cigare aimait encore moins celle de la moisissure. Des filaments noirâtres envahissaient le mur extérieur du magasin, mais cela ne semblait pas déranger M. Hilleford qui vendait du tabac fin aux messieurs exigeants.

La situation n'aurait pu être pire.

Enfin si. Parce qu'elle était (évidemment) toute seule. Ses cousines se trouvaient de l'autre côté de la rue, dans la boutique de Mlle Pilaster, *Rubans et Fanfreluches pour Dames élégantes*. Bien au chaud, elles faisaient leur choix parmi tout un assortiment de babioles, colifichets et falbalas, dans un environnement olfactif plaisant. Mlle Pilaster vendait du parfum. Et aussi des pétales de roses séchées et des petites bougies à l'arôme de vanille.

M. Hilleford, lui, faisait pousser des champignons. Honoria soupira. Ainsi allait sa vie.

Elle avait préféré s'attarder devant la vitrine du bouquiniste, affirmant à ses cousines qu'elle les rejoindrait chez Mlle Pilaster deux minutes plus tard. Deux minutes qui s'étaient transformées en cinq. Quand elle avait voulu traverser la chaussée, les nuages avaient crevé pour déverser des trombes d'eau sur les simples mortels, et Honoria n'avait eu d'autre choix que de se réfugier sous l'unique auvent de Cambridge High Street.

À présent, elle fixait d'un œil morose les gouttes qui crépitaient sur les pavés et éclaboussaient les pieds des passants. Le ciel s'assombrissait de minute en minute. Si l'on se fiait au climat anglais, on pouvait en déduire que le vent n'allait pas tarder à se lever et que, dans un instant, l'auvent de M. Hilleford ne serait plus d'aucune utilité.

Honoria leva un regard maussade en direction des cieux.

Elle avait les pieds mouillés.

Et elle avait froid.

Ayant passé toute sa vie en Angleterre, elle ne risquait guère de se tromper dans ses prévisions

météorologiques. Ce qui signifiait que d'ici peu elle se sentirait encore plus misérable.

Eh oui, c'était possible.

— Honoria ?

Elle tressaillit, baissa les yeux. Une voiture venait de s'immobiliser à sa hauteur, le long du trottoir.

— Honoria ?

Elle connaissait cette voix.

— *Marcus* ?

Seigneur, il ne manquait plus que cela.

C'était bien Marcus Holroyd, comte de Chatteris, souriant et au sec dans son bel attelage. Honoria sentit qu'elle ouvrait bêtement la bouche. En réalité elle n'aurait pas dû être surprise. Marcus vivait à Fensmore, pas très loin de Cambridge. Et bien sûr il fallait que ce soit lui, entre tous, qui la surprenne ici dans cet état pitoyable.

— Bonté divine, Honoria, tu vas geler sur place ! s'exclama-t-il de ce ton réprobateur qui ne manquait jamais de la hérissier.

— Il fait un peu frisquet, admit-elle avec un petit haussement d'épaules.

— Que fais-tu là ?

— Je salis mes chaussures.

— Pardon ?

Elle désigna d'un geste la boutique de Mlle Pilaster, de l'autre côté de la rue.

— Je suis venue faire des emplettes avec mes cousines.

La portière s'ouvrit davantage.

— Monte.

Il n'avait pas dit « Monte, s'il te plaît », ou « Je t'en prie, viens te sécher ». Non, juste : « Monte », d'un ton péremptoire.

Une autre fille lui aurait sans doute rétorqué qu'il n'avait pas d'ordre à lui donner. Ou du moins l'aurait-elle pensé, même si elle n'avait pas eu le courage de le lui dire à voix haute. Mais Honoria avait froid et, hélas, son confort l'emportait sur sa fierté.

Et puis, elle n'allait pas faire des manières avec Marcus Holroyd, qu'elle connaissait depuis des lustres.

Quinze ans, pour être précise.

Durant tout ce temps, elle n'avait jamais réussi à lui faire bonne impression. Petite, elle les harcelait tellement, Daniel et lui, qu'ils l'avaient surnommée La Guêpe. Elle avait fait semblant de prendre cela pour un compliment. « Une guêpe, ça a de jolies rayures », avait-elle déclaré, fautive. Alors, en ricanant, ils l'avaient rebaptisée Moustique.

Et ce nom lui était resté.

Ce n'était pas la première fois que Marcus la voyait trempée. À huit ans, persuadée d'être bien cachée dans le feuillage touffu d'un vieux chêne, elle les avait espionnés alors qu'ils construisaient une cabane dans les bois. Les filles n'étaient pas admises sur le chantier, bien entendu. Mais ils l'avaient repérée et l'avaient bombardée de petits cailloux, si bien qu'elle avait fini par lâcher prise.

À la réflexion, elle avait eu tort de choisir la branche qui surplombait l'étang.

Marcus s'était au moins donné la peine de la récupérer dans l'eau vaseuse. On ne pouvait pas en dire autant de Daniel.

Ainsi, d'aussi loin qu'elle s'en souvienne, Marcus Holroyd faisait partie de sa vie. Bien avant qu'il soit lord Chatteris et que Daniel devienne lord Winstead. Bien avant que Charlotte se marie et quitte la maison à son tour.

Et bien avant que Daniel fuie l'Angleterre.

— *Honoriam*.

Elle sursauta. Il s'impatientait.

— Monte, répéta-t-il.

Elle obtempéra, accepta la main qu'il lui tendait pour l'aider à gravir le marche-pied. Le plus dignement possible, elle s'installa sur la banquette, feignant d'ignorer la mare d'eau qui s'étalait à ses pieds.

— Marcus. Quelle bonne surprise de te voir ici.

Il avait toujours les sourcils froncés. Sans doute s'apprêtait-il à lui infliger un sermon. Elle s'empressa d'ajouter, bien qu'il ne lui ait posé aucune question :

— Je séjourne en ville chez Cecily Royle. Nous sommes ici pour cinq jours, mes cousines Sarah et Iris, et moi. Tu te souviens d'elles, n'est-ce pas ?

— C'est-à-dire... tu as tellement de cousins et de cousines.

— Sarah a des cheveux bruns très épais. Et des yeux pareils.

— Des yeux épais ?

— *Marcus*.

Il sourit.

— D'accord. Des cheveux épais. Des yeux bruns.

— Et Iris a le teint très pâle. Des cheveux blond-roux. Non ? Cela ne te dit rien ?

— Elle est de cette famille à fleurs ?

Honoriam fit la moue. Bon, certes, oncle William et tante Maria avaient donné des noms de fleurs à toutes leurs filles. Rose, Jacinthe, Azalée, Iris et Capucine.

— Je sais qui est Mlle Royle, déclara Marcus.

— C'est la moindre des choses. C'est ta voisine. Quoi qu'il en soit, nous sommes venues à Cambridge

parce que la mère de Cecily estime que nous avons besoin d'un peu de culture.

— De culture ? répéta-t-il, un brin moqueur.

Honorina se demandait pourquoi les filles avaient vaguement droit à « un peu de culture » quand les garçons partaient étudier à l'université.

— Elle a soudoyé deux professeurs de l'université pour qu'ils acceptent de nous laisser assister à leur cours.

Marcus parut intrigué. Et dubitatif.

— Le premier est un cours d'histoire sur l'époque élisabéthaine, enchaîna-t-elle. Et le second est un cours de grec.

— Tu parles le grec ancien ?

— Pas du tout, mais les autres enseignants ont refusé d'accueillir des jeunes filles dans leur classe. Le professeur de grec va recommencer son cours rien que pour nous quand ses étudiants seront partis. Nous allons devoir attendre dans un bureau et ne surtout pas nous montrer. Il paraît que cela sèmerait la pagaille.

Ce disant, elle leva les yeux au ciel.

Marcus hocha la tête.

— Certes, comment des étudiants pourraient-ils se concentrer sur un sujet sérieux en une si charmante compagnie ?

L'espace d'un instant, Honorina crut qu'il parlait sérieusement. Puis, comprenant qu'il plaisantait, elle éclata de rire et lui flanqua un petit coup de poing dans l'épaule. On ne se livrait pas à de telles familiarités en société à Londres, mais ici à Cambridge, et avec Marcus...

Après tout, c'était presque son frère.

— Comment va ta mère ? s'enquit-il.

— Bien, mentit Honoria.

Lady Winstead ne s'était jamais vraiment remise du scandale qui avait obligé Daniel à quitter le pays. Elle alternait entre les périodes où elle ruminait l'affront subi et celles où elle feignait de n'avoir jamais eu de fils.

C'était assez pénible à vivre.

— Elle espère se retirer bientôt à Bath. Sa sœur vit là-bas et elles s'entendent plutôt bien. De toute façon, maman n'aime pas beaucoup Londres.

— Vraiment ?

— Je veux dire... plus autant qu'avant. Avant que Daniel... enfin, tu sais.

Marcus pinça les lèvres. Oui, il savait.

— Elle est persuadée que les mauvaises langues en parlent encore, tu sais.

— À raison ?

— Je n'en ai aucune idée. Je ne pense pas, non. Personne ne m'a ostensiblement tourné le dos. Et trois ans se sont écoulés. Les gens ont sûrement des sujets de conversation plus intéressants, non ?

— Il me semble que cela aurait déjà dû être le cas à l'époque.

Il s'était renfrogné. Lorsqu'il prenait cet air-là, il faisait presque peur. Pas étonnant qu'il terrifiât les débutantes. Les amies de Honoria n'étaient jamais à l'aise en sa présence. Ce qui ne les empêchait pas de rêvasser et de passer des heures à calligraphier leur prénom entrelacé au sien, avec des cœurs et des angelots ridicules flottant autour.

Marcus Holroyd était ce qu'on appelait un bon parti. Il n'était pas beau à proprement parler, malgré son regard intelligent et ses cheveux d'un brun profond. Ses traits avaient quelque chose de trop

brutal : arcades sourcilières saillantes, front large, nez fort. Néanmoins, il attirait l'attention, sans doute à cause de son attitude distante, voire dédaigneuse. On aurait dit que la bêtise humaine l'exaspérait.

Du coup, toutes les jeunes filles étaient folles de lui. Elles parlaient de lui en chuchotant, comme d'un héros de roman sombre et mystérieux qui n'aurait attendu que la rédemption.

Pour Honoria, il était tout simplement Marcus. Ce qui n'était pas simple du tout. Elle détestait quand il la prenait de haut et la regardait d'un air désapprobateur. Dans ces moments-là, elle avait l'impression de redevenir une gamine horripilante, ou une adolescente dégingandée et maladroite.

En même temps, sa présence avait quelque chose de rassurant. Leurs chemins ne se croisaient plus aussi souvent qu'autrefois – tout avait changé depuis le départ de Daniel –, mais quand elle entra dans une pièce et que Marcus était là... elle le sentait tout de suite.

Et c'était bizarrement réconfortant.

— Tu projettes de venir à Londres pour la saison ? s'enquit-elle sur le ton de la conversation.

— Pour une partie, sûrement. Des affaires me retiennent ici.

— Je comprends.

— Et toi ?

— Quoi, moi ?

— Tu comptes passer la saison à Londres ?

Il n'était pas sérieux ? Où diable aurait-elle pu aller, puisqu'elle n'était toujours pas mariée ? Ce n'était pas comme si...

Elle lui jeta un regard soupçonneux.

— Es-tu en train de te moquer de moi ?

— Bien sûr que non.

Il n'empêche qu'il souriait.

— Ce n'est pas drôle. Ce n'est pas comme si j'avais le choix. Je suis *obligée* d'aller à Londres. Je suis aux abois.

— Aux abois, vraiment ?

— Oui ! Il faut absolument que je trouve un mari cette année.

Machinalement, elle secoua la tête. Sa situation ne différait guère de celle de ses amies débutantes qui espéraient toutes faire un beau mariage. Sauf que Honoria ne voulait pas convoler pour le simple plaisir d'admirer une alliance à son doigt ou de se rengorger dans un salon. Elle voulait son propre foyer. Et une famille. Nombreuse, bruyante. Et pas forcément bien élevée.

Elle n'en pouvait plus du silence qui régnait désormais en maître à la maison. Elle détestait entendre le bruit de ses pas résonner sur le plancher. Parfois elle n'entendait rien d'autre de tout l'après-midi.

En conséquence, il lui fallait un mari. Elle n'avait pas le choix.

— Voyons, Honoria, tu ne vas pas me faire croire que ta vie est si pénible.

Elle n'avait pas besoin de regarder Marcus pour savoir qu'il arborait cette expression à la fois sceptique et condescendante qu'elle détestait tant.

— Oublions ce que je viens de dire, marmonna-t-elle.

Franchement, à quoi bon se justifier ?

Marcus laissa échapper un soupir qui sonna comme un reproche.

— Il est vrai que ce n'est pas à Cambridge que tu trouveras un mari, admit-il.

Honorina pinça les lèvres. Elle regrettait d'avoir abordé le sujet.

— Les étudiants sont trop jeunes, insista-t-il.

Cette fois, elle ne put s'empêcher de mordre à l'hameçon.

— Ils ont le même âge que moi.

— Alors c'est bien la véritable raison de ta venue ici ? Tu veux rencontrer des étudiants avant qu'ils ne retournent à Londres ?

— Je te l'ai dit, nous sommes venues assister à des cours.

— Oui. En grec ancien.

— *Marcus*.

Il eut un vague sourire. *Marcus* ne se départait jamais vraiment de son sérieux. Il était si guindé, tout en retenue, dans le contrôle absolu de ses émotions. La plupart de ses sourires devaient passer inaperçus. Il avait de la chance qu'elle le connaisse si bien. N'importe qui d'autre l'aurait cru totalement dépourvu d'humour.

— Qu'est-ce que cela signifie ? s'enquit-il.

— Quoi donc ?

— Tu viens de lever les yeux au ciel.

— Vraiment ?

Elle ne s'en était même pas rendu compte. Mais pourquoi l'observait-il avec une telle attention ? C'était *Marcus*, sapristi !

Elle détourna les yeux vers la vitre.

— Tu crois que la pluie faiblit ?

— Non, répondit-il sans même regarder à l'extérieur.

La question n'appelait pas vraiment de réponse. Elle était surtout destinée à dévier la conversation.

La pluie continuait de marteler le toit de la voiture dans un crépitement incessant.

— Veux-tu que je te ramène chez les Royle ?

— Non, merci.

Honorina tendit le cou pour tenter de distinguer à travers le carreau et le rideau de pluie la boutique de Mlle Pilaster. Elle ne voyait pas à l'intérieur évidemment, mais c'était une bonne excuse pour ne pas affronter le regard de Marcus.

— Je vais rejoindre mes cousines dès qu'il y aura une accalmie.

— Tu as faim ? Je suis passé chez *Flindle* et j'ai acheté quelques gâteaux pour rapporter à la maison.

— Des gâteaux ?

Elle avait presque soupiré – gémi ? Peu importait. Marcus savait parfaitement qu'elle avait un faible pour les gourmandises. Lui-même était un bec sucré et, comme Daniel n'aimait pas beaucoup les desserts, ils s'étaient plus d'une fois retrouvés devant une assiette, à se goinfrer de douceurs. Daniel les traitait alors de sauvages, ce qui faisait rire Marcus, sans que Honorina comprenne bien pourquoi.

Il se pencha pour ramasser une boîte en carton posée à ses pieds.

— Tu adores toujours le chocolat ?

— Oui.

Elle lui adressa un sourire complice. Déjà, l'eau lui venait à la bouche.

Marcus eut un sourire nostalgique.

— Tu te souviens de cette tarte qu'avait préparée la cuisinière ?

— Celle que le chien avait léchée ?

— J'en aurais presque pleuré.

— Je crois que j'ai bel et bien versé quelques larmes.

— J'en ai quand même pris une bouchée.

— Pas moi. Mais elle sentait divinement bon et elle avait l'air délicieuse.

— Oh, elle l'était ! confirma-t-il, perdu dans ses souvenirs. Elle l'était.

— J'ai toujours soupçonné Daniel d'avoir fait entrer le chien exprès.

— J'en suis sûr. Il avait une bonne tête de coupable.

— J'espère que tu lui as botté le train.

— Et comment. Il a eu les fesses bleues pendant une semaine.

Honorina sourit.

— Tu ne l'as pas vraiment fait, n'est-ce pas ?

— Non, pas vraiment.

Avec un petit rire, il lui tendit un gâteau au chocolat de forme rectangulaire, niché dans son papier gaufré blanc. L'odeur était alléchante. Honorina prit une profonde inspiration, un sourire béat aux lèvres. Elle avait l'impression de revenir plusieurs années en arrière, d'être de nouveau cette fille qui avait à ses pieds un monde regorgeant de promesses mirifiques.

Elle se rendait compte tout à coup combien cela lui avait manqué, ce sentiment d'appartenance, cette complicité avec quelqu'un qui la connaissait par cœur et aimait rire en sa compagnie.

Étrange que cela lui arrive en présence de Marcus... Et en même temps, pas étrange du tout.

Elle s'empara du gâteau.

— Malheureusement je n'ai pas de cuillère, s'excusa Marcus.

— Je risque de faire des dégâts, prévint-elle, priant pour qu'il traduise cela par : « Je t'en supplie, dis-moi que ça t'est égal si je mets des miettes plein ta banquette. »

— Je vais en manger un aussi, comme cela tu te sentiras moins seule.

— C'est gentil de ta part.

— C'est mon devoir de gentleman.

— De manger un gâteau ?

— Certains devoirs sont plus agréables que d'autres. Honoria pouffa, puis mordit dans le gâteau.

— Oh, Seigneur !

— C'est bon ?

— Succulent. Divin. Encore meilleur que cela !

Souriant, il la regarda se régaler un instant, puis dévora son gâteau en deux bouchées, sous les yeux effarés de Honoria qui, désireuse de prolonger le plaisir, se força à grignoter sa part.

— Tu faisais toujours cela, remarqua-t-il.

— Quoi donc ?

— Déguster ton dessert en prenant tout ton temps, histoire de nous torturer.

— Histoire d'en profiter au maximum, rectifia-t-elle. Et si c'est une torture pour toi, je n'y peux rien.

— Tu es sans pitié.

— Avec toi, toujours.

Il rit de nouveau et Honoria songea que, décidément, il n'était pas le même en société et en privé. Elle avait presque l'impression d'avoir devant elle l'ancien Marcus, celui qui avait quasiment élu domicile à Whipple Hill. Il était devenu un membre de la famille à part entière, avait même participé à ces ridicules petites saynètes qu'ils improvisaient. Chaque

fois, il choisissait le rôle de l'arbre. Elle avait toujours trouvé cela très drôle.

Elle aimait ce Marcus-là. Elle l'avait adoré.

Depuis quelques années, toutefois, il avait été remplacé par un tout autre Marcus, taciturne, glacial, que le reste du monde connaissait sous le nom de lord Chatteris. Ce qui était vraiment triste. Pour elle bien sûr, mais sans doute encore plus pour lui.

Elle termina son gâteau, s'efforçant d'ignorer son regard narquois, puis accepta le mouchoir qu'il lui tendait pour s'essuyer les doigts.

— Merci.

— Quand dois-tu...

Il fut interrompu par quelques coups frappés au carreau. Un valet vêtu d'une livrée familière venait d'apparaître.

— Je vous demande pardon, milord. Est-ce lady Honoria qui est avec vous ?

— En effet.

— Je le connais, dit Honoria, un peu embarrassée. Il est au service des Royle. Il faut que j'y aille, les filles doivent m'attendre.

— Je passerai te rendre visite demain.

Honoria, qui se penchait vers la portière, se figea.

— Quoi ?

— Je ne pense pas que ton hôtesse pousse les hauts cris, rétorqua-t-il en arquant un sourcil.

Honoria faillit rire. Mme Royle, pousser les hauts cris parce qu'un jeune comte célibataire s'invitait chez elle ? On aurait de la chance si elle n'organisait pas une parade !

— Je suis sûre qu'elle sera enchantée.

— Parfait.

Il se racla la gorge, avant d'ajouter :

— Cela faisait trop longtemps qu'on ne s'était pas vus.

Elle lui jeta un regard étonné. Elle doutait que Marcus pense à elle quand il était tout seul chez lui.

— Je suis content que tu ailles bien, déclara-t-il encore abruptement.

— Eh bien, à demain, murmura-t-elle, déroutée par son comportement.

— À demain.

Marcus regarda Honoria s'éloigner en compagnie du valet des Royle. Une fois certain qu'elle était en sécurité, il frappa trois fois sur la paroi qui le séparait du cocher pour que celui-ci se mette en route.

Il ne s'attendait pas à croiser Honoria à Cambridge. S'il ne suivait pas vraiment ses allées et venues quand il n'était pas à Londres, il s'étonnait de ne pas avoir su qu'elle séjournait ici, tout près de chez lui.

Sans doute aurait-il dû commencer à organiser son départ pour Londres. Il n'avait pas menti tout à l'heure : certaines affaires avaient besoin d'être réglées à Fensmore. Néanmoins, il aurait été plus juste de dire qu'il n'avait aucune envie de quitter la campagne. Rien ne le retenait réellement à Cambridge.

De plus, il détestait la saison londonienne.

Mais si Honoria se mettait en quête d'un mari, il serait obligé de faire le déplacement afin de s'assurer qu'elle ne commettait pas d'erreur désastreuse.

Il avait un serment à honorer.

Daniel Smythe-Smith avait été son plus proche ami. Son seul *véritable* ami.

Il avait un millier de connaissances et un seul ami. Depuis toujours.

Mais Daniel était parti. Il se trouvait quelque part en Italie, si ce qu'il racontait dans sa dernière lettre était toujours d'actualité. Et il n'était pas près de revenir, puisque le marquis de Ramsgate, ivre de vengeance, le poursuivait toujours de sa vindicte.

Quel gâchis que cette histoire.

À l'époque, Marcus avait pourtant mis Daniel en garde : il ne devait pas jouer aux cartes avec Hugh Prentice. Mais Daniel s'était contenté de rire, bien résolu à tenter sa chance.

Prentice gagnait toujours. *Toujours*. Il était d'une intelligence redoutable, tout le monde le savait. En maths, en physique, en philosophie, c'était lui qui avait fini par donner des cours aux professeurs de l'université. Hugh Prentice ne trichait pas aux cartes, mais il gagnait tout le temps parce qu'il était doté d'une mémoire phénoménale et d'un esprit d'analyse qui disséquait le monde en schémas et en équations. C'était du moins ce qu'il avait dit à Marcus, quand tous deux étudiaient à Eton.

À dire vrai, Marcus n'avait pas bien compris ses explications, et pourtant il était deuxième de sa classe en maths. Mais comparé à Hugh... Bref, personne ne pouvait se comparer à lui.

Ainsi il fallait être stupide pour l'affronter aux cartes. Sauf que ce soir-là Daniel n'était pas dans son état normal. Il avait bu et était encore euphorique après quelques galipettes dans le lit d'une fille complaisante. Il avait donc pris place face à Hugh pour entamer une partie.

Qu'il avait gagnée.

Marcus n'en avait pas cru ses yeux.

Pas parce qu'il soupçonnait son ami d'avoir triché. Personne n'aurait osé accuser Daniel de tricher.

Tout le monde l'aimait. Tout le monde lui faisait confiance.

Il n'en restait pas moins que personne ne battait jamais Hugh Prentice !

Hugh avait bu, lui aussi. Comme tout le monde. Et quand il avait renversé la table en accusant Daniel d'avoir triché, ça avait été le chaos.

Aujourd'hui, Marcus ne se rappelait même plus exactement quels propos avaient été tenus. En quelques minutes, l'affaire s'était conclue par un rendez-vous sur le pré à l'aube. Pour un duel au pistolet.

On aurait pu espérer que le lendemain, enfin dégrisés, les deux adversaires auraient mesuré l'ampleur de leur stupidité.

Mais non.

Hugh avait tiré le premier. La balle avait éraflé l'épaule gauche de Daniel. Et tandis que tout le monde autour se récriait avec indignation – la courtoisie aurait voulu qu'il tire en l'air –, Daniel avait fait feu à son tour.

Et Daniel – qui n'avait jamais su viser – avait touché Hugh en haut de la cuisse. Le sang s'était mis à gicler, en de telles quantités que ce souvenir suffisait à donner la nausée à Marcus. Le médecin était intervenu. Ce déluge écarlate signifiait que la balle avait atteint l'artère. Et durant trois jours, Hugh était resté entre la vie et la mort. En raison de l'hémorragie massive, personne ne s'était soucié de son fémur brisé.

Il avait survécu. Mais il ne marchait plus sans sa canne. Et son père, le très puissant marquis de Ramsgate, ivre de rage, avait juré de traîner Daniel en justice.

Celui-ci s'était enfui en Italie.

Avant de partir, devant le bateau qui s'apprêtait à quitter le quai, haletant et échevelé, il avait adressé cette ultime requête à Marcus :

— *Promets-moi que tu veilleras sur Honoria ! Veille à ce qu'elle n'épouse pas le premier idiot venu.*

Évidemment, Marcus avait dit oui. Le moyen de faire autrement ? Jamais il n'avait parlé de cette promesse à Honoria. Cela aurait été une belle erreur. Il n'était déjà pas simple de la surveiller à son insu. Si elle avait appris qu'il épiait ses faits et gestes, elle aurait été furieuse. Et il n'avait pas besoin qu'elle lui mette en plus des bâtons dans les roues.

Ce qu'elle aurait fait, il en était certain.

Elle n'était pas d'une nature rebelle et, en général, elle se conduisait de manière raisonnable. Mais les femmes les plus sensées prenaient la mouche quand on se mêlait de leur donner des ordres.

Alors il la surveillait de loin et avait fait en sorte d'éloigner un ou deux prétendants indésirables.

Ou peut-être trois.

Ou quatre.

Il avait promis à Daniel.

Et Marcus Holroyd tenait toujours ses promesses.

— À quelle heure doit-il venir ?

— Je n'en sais rien, répondit Honoria pour la septième fois au moins.

Les jeunes filles étaient réunies dans le salon des Royle, décoré dans les tons gris-vert. La visite imminente de Marcus avait déjà été amplement commentée et analysée. Et maintenant, elle était célébrée par lady Sarah Pleinsworth, la cousine préférée de Honoria, par le biais d'une élégie dithyrambique.

— *La pluie battait au carreau / Quand il apparut, sombre et beau / Éclairant de sa présence sublime / Une journée triste comme un crime.*

Honoria faillit recracher sa gorgée de thé, et Cecily Royle ravala un sourire derrière sa tasse avant de demander :

— As-tu songé à faire de la prose, Sarah ?

— *Notre héroïne frémissante...*

— J'avais juste froid, précisa Honoria.

Iris Smythe-Smith, une autre de ses cousines, ajouta avec son ironie coutumière :

— Ce sont mes tympanes qui frémissent.

Imperturbable, Sarah continua de déclamer :

— *Vibrant d'une passion incandescente...*

— Ce n'est pas vrai ! Tu inventes ! protesta Honoria.

— On ne peut pas brider le génie poétique, rétorqua Iris d'un ton suave.

— Ce poème devient rapidement autonome !

— Moi, cela commence à me plaire, affirma Cecily.

— *Le cœur frappé d'une grande détresse...*

— Oh, je t'en prie !

— Je trouve que Sarah se débrouille bien. Au moins, cela rime.

Sous leur regard perplexe, la poétesse s'était interrompue, la main tendue dans une posture dramatique, la bouche ouverte... en panne d'inspiration.

— Caresse ? suggéra Cecily. Prouesse ?

— Bougresse ? proposa Iris.

— Cela suffit, je vais devenir folle si je reste coincée ici avec vous une minute de plus, décréta Honoria.

Riant, Sarah se laissa tomber sur le divan.

— Le comte de Chatteris, dit-elle dans un soupir. Honoria, je ne te pardonnerai jamais de ne pas nous l'avoir présenté l'année dernière.

— Mais je l'ai fait !

— Alors tu aurais dû recommencer. Je ne crois pas qu'il m'ait adressé plus de deux mots de toute la saison.

— Il ne m'a pas parlé davantage. Marcus n'est pas très sociable, vous savez.

— Je le trouve très séduisant, déclara Cecily.

— Moi, je le trouve ténébreux, répliqua Sarah.

— Justement, c'est cela qui est séduisant.

— Pourquoi ai-je l'impression d'être piégée dans un mauvais roman de gare ? musa Iris.

— Honoria, tu n'as pas répondu à ma question. À quelle heure doit-il venir ?

— Je n'en sais rien, dit Honoria pour la huitième fois. Il ne me l'a pas précisé.

— C'est impoli, décréta Cecily en tendant la main vers l'assiette de biscuits.

— C'est sa façon de faire.

— Je trouve curieux que tu le connaisses si bien.

— Ils se fréquentent depuis des décennies. Des siècles ! affirma Sarah, avant d'ajouter avec malice : Il l'appelait même Moustique !

— Sarah ! C'était il y a une éternité. J'avais sept ans et lui douze.

— Ah, ceci explique cela ! Les garçons de cet âge sont de vraies brutes.

Honorina hocha la tête. Cecily avait sept frères plus jeunes qu'elle. Elle savait de quoi elle parlait.

— N'empêche que c'est une sacrée coïncidence que vous vous soyez croisés en pleine rue, reprit son amie.

— Oui, un hasard presque incroyable, renchérit Sarah.

— On pourrait presque croire qu'il t'a suivie.

— Ne dites pas n'importe quoi.

— J'ai dit *presque*.

— Cela n'a rien d'extraordinaire, il habite tout près d'ici, rappela Honorina avec un geste vague de la main.

Elle avait un sens de l'orientation déplorable et aurait été bien incapable d'indiquer le nord, sa vie en eût-elle dépendu. De Cambridge, elle n'aurait su quelle direction prendre pour se rendre à Fensmore.

— Son domaine est voisin du nôtre, précisa Cecily. Enfin, je devrais plutôt dire qu'il *entoure* le nôtre. Lord Chatteris possède la moitié du comté. Il me semble me souvenir que ses terres touchent Bricstan au nord et au sud. Et à l'ouest.

— Et à l'est ? s'enquit Iris. Pardon, mais c'est la suite logique.

— Ma foi... maintenant que j'y réfléchis, je crois que cette portion lui appartient également. On y accède par une petite langue de terrain, mais cela mène au presbytère. Je ne vois pas l'intérêt.

— C'est loin ? s'enquit Sarah.

— Bricstan ?

— Non, Fensmore !

— Non, pas vraiment. Bricstan est à une dizaine de lieues de Cambridge, Fensmore doit être à la même distance, approximativement. Et lord Chatteris a peut-être une résidence ici, à Cambridge. Je ne me souviens plus.

Les Royle étaient fermement ancrés en est-Anglie, ils possédaient une résidence à Cambridge et un manoir dans la campagne, un peu au nord. Et lors de leurs séjours londoniens, ils louaient une maison.

— Nous devrions y aller ce week-end, proposa soudain Sarah.

— Où cela ?

— À la campagne ?

— Oui, acquiesça Sarah, la voix frémissante d'excitation. Cela prolongera notre séjour de quelques jours seulement, et je ne pense pas que nos familles y voient un inconvénient. Ta mère pourrait organiser une petite fête, ajouta-t-elle à l'adresse de Cecily. Nous inviterons quelques étudiants. Ils seront sûrement contents d'échapper à leurs chères études.

— J'ai entendu dire qu'on mangeait très mal à l'université.

— Mmm, c'est une idée intéressante, murmura Cecily.

— Une idée brillante, tu veux dire ! Va vite demander à ta mère. Tout de suite, avant l'arrivée de lord Chatteris, lui conseilla Sarah.

Honorina sursauta.

— Vous n'avez quand même pas l'intention de l'inviter ?

Elle avait été heureuse de voir Marcus la veille, mais passer tout un week-end en sa compagnie, c'était bien la dernière chose qu'elle souhaitait. S'il venait, elle pouvait abandonner tout espoir d'attirer l'attention d'un jeune homme. Il rôderait dans les parages, en affichant un air renfrogné qui effrayerait tout le monde et elle serait condamnée à faire tapisserie.

— Bien sûr que non, rétorqua Sarah d'un ton exaspéré. Pourquoi séjournerait-il à Bricstan alors qu'il habite à côté et peut dormir dans son propre lit, au bout de la route ? Mais il acceptera sûrement de nous rendre visite, non ? Peut-être pour dîner ou pour participer à une partie de chasse ?

Si Marcus se retrouvait coincé un après-midi au milieu de ce troupeau de femelles, il était fort probable qu'il ait envie de leur tirer dessus.

— Ce serait parfait, poursuivit Sarah. Les étudiants seront d'autant plus enclins à accepter notre invitation s'ils savent que lord Chatteris sera présent. Ils voudront faire bonne impression. Il a une grande influence, vous savez.

— Tu viens de dire que tu ne comptais pas l'inviter.

Sarah lança un regard interrogateur à Cecily qui, après tout, était la fille de l'hôtesse susceptible d'envoyer les invitations.

— Je ne sais pas... Nous pouvons simplement laisser entendre qu'il sera le bienvenu ?

— Et, bien sûr, il ne va pas se douter une seule seconde de la vraie raison, marmonna Honorina.

Personne ne lui prêta attention.

— Il faut décider qui nous allons inviter, reprit Sarah. Voyons, il faut au moins quatre messieurs...

— Mais si lord Chatteris vient finalement, nous serons en nombre impair.

— Tant mieux pour nous. Nous n'allons pas nous limiter à trois invités, au risque de nous retrouver en surnombre si lord Chatteris nous snobe.

Honorina soupira. Sarah était tenace. Quand elle avait une idée en tête, il était impossible de l'en faire démordre.

— Je vais en parler à ma mère, décida Cecily en se levant. Il va falloir tout organiser au plus vite.

Sur ces mots, elle quitta le salon dans une envolée de mousseline rose.

Honorina lança un regard implorant à Iris. Celle-ci devait bien se rendre compte que l'affaire allait tourner au fiasco. Mais sa cousine haussa les épaules.

— Je trouve que c'est une bonne idée, Honorina.

— Oui, après tout, nous sommes venues à Cambridge pour faire des rencontres, leur rappela Sarah.

Elle avait raison. Mme Royle avait beau feindre de se soucier de leur culture générale, personne n'était dupe : leur séjour à Cambridge avait un tout autre but. Quand Mme Royle avait soumis l'idée à la mère de Honorina, elle s'était plainte que les étudiants demeurent encore à Oxford ou à Cambridge en début de saison et soient donc dans l'impossibilité de courtiser les débutantes à Londres. De fait, l'idée d'en piéger une poignée au manoir pour une partie de campagne la séduirait certainement.

Honorina allait devoir écrire à sa mère pour l'informer qu'elle resterait à Cambridge quelques jours de plus. Elle n'avait pas très envie de se servir de Marcus pour attirer d'autres messieurs, d'un autre côté elle ne pouvait pas laisser passer une telle occasion. Les étudiants étaient jeunes, certes, mais ce n'était pas un problème. S'ils n'étaient pas prêts à se laisser passer la corde au cou, ils avaient des frères aînés. Ou des cousins. Ou des amis.

Elle soupira. Tout cela ressemblait à un traquenard, mais avait-elle le choix ?

— Que diriez-vous d'inviter Gregory Bridgerton ? demanda Sarah. Cela me paraît judicieux. Il a beaucoup de relations haut placées. L'une de ses sœurs a épousé un duc, et une autre un comte. Et il est en dernière année à la faculté, il est donc peut-être prêt à se caser ?

Honorina avait rencontré M. Bridgerton à plusieurs reprises, le plus souvent lors du traditionnel récital de musique qu'organisaient les Smythe-Smith chaque année. Et ces soirées n'étaient certes pas l'occasion idéale pour faire la connaissance d'un jeune homme, à moins qu'il ne soit dur d'oreille.

On se disputait un peu dans la famille pour savoir qui avait eu en premier l'idée de ce rituel. Quoi qu'il en soit, en l'an 1807, quatre cousines Smythe-Smith étaient montées sur scène devant un parterre d'amis pour interpréter une œuvre de Mozart – qui ne leur avait pourtant rien fait. Pourquoi avait-on jugé bon de réitérer le massacre l'année suivante ? Personne ne le saurait jamais. Mais c'est bel et bien ce qui s'était passé, et encore l'année suivante, et celle d'après.

Dès lors, il fut décidé que toutes les filles Smythe-Smith apprendraient à jouer d'un instrument, afin de rejoindre le quatuor le moment venu.

Une fois intégrée à la formation, une fille ne la quittait que pour se marier. Ce qui, de l'avis de Honoria, était une motivation suffisante pour trouver un époux le plus vite possible.

Le plus étrange, c'est que personne ne semblait se rendre compte à quel point elles étaient mauvaises. Sa cousine Viola avait fait partie du quatuor six années de suite et en parlait encore avec une vive nostalgie. Elle s'était mariée six mois plus tôt, mais Honoria s'attendait presque à la voir planter son promis devant l'autel pour pouvoir continuer à nuire dans son rôle de premier violon.

C'était à n'y rien comprendre.

L'an passé, Honoria et Sarah avaient à leur tour sacrifié à la coutume, Honoria au violon, Sarah au piano. La pauvre Sarah était encore choquée par cette expérience. Elle avait pourtant l'oreille musicale et avait joué sa partition à peu près correctement. C'était du moins ce qu'on avait dit à Honoria qui, elle, n'avait entendu que les couinements de son violon et les rires étouffés de l'audience.

Sarah avait juré ses grands dieux qu'elle n'avait jamais rien vécu de plus humiliant de toute sa vie et qu'on ne l'y reprendrait plus. Honoria avait réagi de manière moins extrême. Pour tout dire, elle trouvait tout cela plutôt cocasse. Et de toute façon, elle ne pouvait rien y faire. On ne dérogeait pas à la tradition familiale et, à ses yeux, rien n'était plus important que la famille.

Rien.

À présent, il ne lui restait plus qu'à dénicher un homme sourd comme un pot, ou doté d'un solide sens de l'humour.

Gregory Bridgerton semblait être un bon candidat. Honoria ignorait s'il était mélomane, mais leurs chemins s'étaient croisés deux jours plus tôt, quand les quatre jeunes filles étaient allées prendre le thé en ville. Elle l'avait trouvé sympathique, sociable et très souriant. Il lui avait rappelé l'atmosphère joyeuse et turbulente qui régnait à Whipple Hill, à l'époque où la famille était au complet. Gregory venait lui aussi d'une famille nombreuse – il était le septième d'une fratrie de huit. Honoria étant elle-même la petite dernière, ils avaient certainement de nombreux points communs.

Oui, Gregory Bridgerton. Pourquoi n'y avait-elle pas songé plus tôt ?

Honoria Bridgerton.

Winifred Bridgerton.

Elle avait toujours souhaité appeler sa fille Winifred, donc mieux valait prendre ses précautions et vérifier si ce prénom sonnait bien avec son futur patronyme.

M. Gregory et lady Honor...

— Honoria ? Honoria !

Elle sursauta. Sarah la considérait d'un air irrité.

— Alors, que penses-tu de Gregory Bridgerton ?

— Hum... oui, je vote pour, acquiesça Honoria d'un ton détaché.

— Bien, qui d'autre ? Il faut faire une liste.

— Pour quatre personnes ? s'étonna Honoria.

— Tu ne manques pas de détermination, murmura Iris.

— Il le faut bien ! rétorqua Sarah, farouche.

— Tu crois vraiment que tu vas réussir à te faire épouser en l'espace de deux semaines ? s'enquit Honoria.

— Pourquoi deux semaines ? Je ne vois pas de quoi tu parles.

— Oh, je t'en prie ! Il n'y a que nous ici, tu peux dire la vérité.

— Est-on obligée de participer au récital quand on est fiancée ? s'enquit Iris.

— Oui, répondit Honoria.

— Non, la contredit Sarah d'un ton ferme.

— Bien sûr que si, insista Honoria.

Sarah pivota vers Iris qui venait de pousser un soupir.

— Ne te plains pas. Tu n'as pas été obligée de jouer l'année dernière.

— Et tu n'imagines pas à quel point je m'en réjouis, avoua Iris, qui devait rejoindre le quatuor cette année pour jouer du violoncelle.

— Et toi Honoria, inutile de te moquer. Tu es aussi désireuse que moi de mettre le grappin sur un mari.

— Mais je n'envisage pas de boucler l'affaire en deux semaines uniquement pour échapper au concert.

— Je ne dis pas que j'épouserai le premier venu, rétorqua Sarah avec un reniflement. Toutefois, si d'aventure lord Chatteris tombait éperdument amoureux de moi...

— Cela ne risque pas d'arriver !

Se rendant compte qu'elle venait de manquer de tact, Honoria reprit plus gentiment :

— Crois-moi, Marcus n'est pas du genre à s'amouracher d'une débutante.

— L'amour réserve parfois des surprises, figure-toi.

Mais Sarah semblait surtout chercher à se convaincre elle-même.

— Même si Marcus tombait amoureux de toi – je n’y crois pas une seconde, et cela n’a rien à voir avec toi –, il lui faudrait beaucoup plus que quinze jours pour éprouver un attachement sincère.

Honorina fit une pause et tenta de se rappeler le début de sa phrase. Qu’avait-elle eu l’intention de dire à l’origine ? Parce qu’elle avait l’impression de n’avoir pas terminé.

— Je peux savoir où tu veux en venir ? lança Sarah en croisant les bras. Parce que pour le moment, je me sens franchement insultée.

— Je veux simplement dire que si Marcus tombait amoureux, ce serait de la manière la plus classique, la plus ordinaire qui soit.

— L’amour n’est-il jamais ordinaire ? intervint Iris.

Cette remarque philosophique plongea l’assemblée dans un silence circonspect, qui ne dura, hélas, que quelques secondes.

— Marcus n’est pas du genre à se précipiter dans le mariage, s’entêta Honorina. Il déteste attirer l’attention. Il a horreur de cela. Et il ne t’épousera pas pour t’épargner le récital, c’est une certitude.

Sarah demeura un instant dressée sur ses ergots, puis ses épaules se voûtèrent et elle laissa échapper un soupir.

— Alors peut-être Gregory Bridgerton, hasarda-t-elle d’un air déçu. Je sens qu’il a une veine romantique.

— Tu as envie de te faire enlever ? ironisa Iris.

— Voyons, personne ne va enlever personne ! s’écria Honorina. Et vous jouerez toutes les deux au concert le mois prochain.

Comme ses cousines lui jetaient un regard où la détresse se mêlait à l'indignation, elle ajouta plus doucement :

— Vous le savez bien. C'est notre devoir.

— Notre devoir ? répéta Sarah. Jouer comme des casseroles ?

— Mais oui.

Iris éclata de rire.

— Ce n'est pas drôle, grogna Sarah.

— Oh si ! assura Iris en s'essuyant les yeux.

— Tu riras moins quand tu devras monter sur scène.

— C'est bien pour cela que j'en profite maintenant.

— Bon, à propos de cette partie de campagne ? fit Sarah, revenant à ses moutons.

— Je suis toujours d'accord, déclara Honoria. Je dis juste qu'il ne faut pas espérer qu'elle nous sauve du récital.

Sarah alla s'installer au bureau et saisit une plume.

— Nous sommes toutes d'accord pour inviter M. Bridgerton, alors ?

Honoria interrogea Iris du regard. Toutes deux hochèrent la tête.

— Qui d'autre ?

— Vous ne croyez pas que nous devrions attendre Cecily ? suggéra Iris.

— Neville Berbrooke ! lança Sarah. Il est de la famille de M. Bridgerton.

Honoria connaissait bien les Bridgerton – tout le monde les connaissait dans la région –, mais elle n'avait jamais entendu dire qu'ils étaient apparentés aux Berbrooke.

— Première nouvelle.

— La sœur de la femme du frère de Gregory a épousé le frère de Neville, expliqua Sarah.

— Ce qui fait de Gregory et de Neville... de vagues connaissances ?

— Ils sont cousins. Enfin, beaux-frères.

— Au troisième degré, alors, observa Iris.

— Honoria, fais-la taire ! supplia Sarah.

Honoria se mit à rire. Iris l'imita, et Sarah se laissa finalement contaminer par leur hilarité.

Honoria se leva et alla impulsivement serrer Sarah dans ses bras.

— Tu verras, tout ira bien, la rassura-t-elle.

À cet instant, Cecily refit son apparition, sa mère sur les talons.

— Maman adore notre idée, annonça-t-elle.

— En effet, confirma Mme Royle, qui se dirigea vers le bureau et s'assit sur la chaise que Sarah s'était empressée de libérer.

Mme Royle était une femme *moyenne* en toutes choses. Taille moyenne, corpulence moyenne, cheveux châtain moyen. Ses yeux marron n'étaient ni très foncés ni très clairs. Même sa robe était entre deux teintes, d'un mauve hésitant entre le lavande et le rose.

En revanche l'expression de son visage n'avait rien de mitigé. Elle semblait prête à prendre la tête d'une armée, et il était clair qu'elle ne ferait pas de prisonniers.

— C'est une idée de génie, mesdemoiselles. J'ignore pourquoi je n'y ai pas pensé plus tôt. Il va falloir faire vite, bien sûr. Nous enverrons un messenger à Londres cet après-midi afin d'avertir vos familles que votre retour sera différé. Dites-moi, lady Honoria,

enchaîna-t-elle, Cecily me dit que vous pourriez nous assurer la présence de lord Chatteris. Est-ce vrai ?

— Non ! se récria Honoria. Je peux essayer, bien sûr, mais...

— Soyez persuasive, la coupa Mme Royle. Ce sera votre mission pendant que nous autres organisons cette partie de campagne. Quand doit-il passer, à ce propos ?

— Je n'en ai aucune idée, répondit Honoria, qui avait cessé de compter le nombre de fois où on lui avait posé la question. Il ne me l'a pas dit.

— Il n'a pas pu oublier, tout de même ?

— Non, ce n'est pas son genre.

— C'est bien ce que je pensais. Néanmoins un homme est toujours moins investi qu'une jeune fille dans le processus de cour, murmura Mme Royle qui, sourcils froncés, semblait chercher quelque chose sur le plateau du bureau.

Le sang de Honoria ne fit qu'un tour. Mme Royle n'allait quand même pas imaginer que Marcus et elle...

— Il ne me courtise pas !

Comme Mme Royle lui décochait un regard dubitatif, elle insista :

— Je vous assure, il ne faut pas le considérer comme un prétendant.

Mme Royle reporta son attention sur Sarah qui, comprenant qu'on lui demandait son avis, répondit :

— Lord Chatteris et Honoria sont un peu comme frère et sœur. Ils se connaissent depuis très longtemps.

— Lord Chatteris était le meilleur ami de mon frère, précisa Honoria.

À la mention de Daniel, un lourd silence suivit. Honoria se demanda s'il fallait y voir un témoignage de respect ou de malaise, ou encore l'expression d'un regret, celui de savoir un si beau parti perdu pour les débutantes en chasse.

— Bien, quoi qu'il en soit, faites de votre mieux, Honoria. C'est tout ce que nous vous demandons, déclara Mme Royle.

Cecily, qui se tenait près de la fenêtre, recula vivement.

— Le voilà !

Sarah se leva d'un bond et se mit à lisser des plis imaginaires sur sa jupe.

— Tu es sûre ?

— Oui. Oh, Seigneur, quel magnifique attelage !

Le silence retomba de nouveau tandis qu'elles attendaient, pétrifiées, comme si le temps s'était suspendu. Honoria était presque certaine que Mme Royle retenait son souffle.

Iris se pencha pour lui chuchoter à l'oreille :

— Nous aurons l'air malin si ce n'est pas lui.

Honoria ravalait un gloussement et lui donna un discret coup de pied. Iris se contenta de sourire.

Quelques secondes plus tard, le majordome frappait à la porte.

— Tiens-toi droite, Cecily, siffla Mme Royle, avant d'ajouter après réflexion : Et vous aussi, mesdemoiselles.

Le majordome apparut dans l'encadrement de la porte. Il était seul.

— Lord Chatteris vous prie de l'excuser, madame.

Les épaules se voûtèrent et ces dames s'affaissèrent sur leurs sièges respectifs telles des baudruches dégonflées d'un coup d'épingle.

— J'ai une lettre de sa part, poursuivit le major-dome.

Mme Royle tendit la main, mais il ajouta alors :

— Elle est adressée à lady Honoria.

Honoria se redressa et, consciente que tous les regards étaient braqués sur elle, s'efforça de ne pas montrer son soulagement.

— Euh... merci, dit-elle en prenant le pli sur le plateau qu'on lui tendait.

— Que dit-il ? l'interrogea Sarah avant même qu'elle ait brisé le cachet de cire.

— Un instant, s'il te plaît.

Honoria s'approcha de la fenêtre afin de lire la missive dans une intimité relative. Elle parcourut rapidement les trois phrases griffonnées sur le vélin et annonça :

— C'est très banal. Un contretemps l'oblige à se décommander.

— Il ne dit rien d'autre ? s'étonna Mme Royle.

— Lord Chatteris n'est pas quelqu'un de très loquace.

— Les hommes puissants ne perdent pas leur temps à se justifier, commenta Cecily d'un ton docte.

Chacune parut méditer cette remarque lourde de sens dans un silence que Honoria s'empessa de rompre d'un ton enjoué :

— Il nous salue toutes.

— Mais il ne daigne pas se déplacer pour nous rendre visite, marmotta Mme Royle.

Le projet de partie de campagne semblait en suspens. Les jeunes filles échangèrent des regards circonspects, se demandant visiblement laquelle oserait poser la question fatidique. Finalement, tous

les regards convergèrent sur Cecily. C'était son rôle, après tout. Toute autre intervention aurait semblé impertinente.

— Désirez-vous toujours organiser une fête à Bricstan, maman ?

Lèvres pincées, Mme Royle paraissait plongée dans ses pensées.

Cecily toussota, puis :

— Maman ?

— Oui, cela reste une bonne idée, acquiesça Mme Royle d'un ton ferme.

— Alors nous pouvons inviter les étudiants ?

— J'ai pensé à M. Gregory Bridgerton, intervint Sarah. Et à M. Neville Berbrooke.

— Bon choix, approuva Mme Royle. Tous deux sont issus d'excellentes familles. Je vais rédiger les invitations sur-le-champ.

Elle saisit plusieurs feuillets de papier à lettres, en tendit un à Honoria.

— Excepté celle-ci.

— Je... je vous demande pardon ? bégaya Honoria.

En réalité elle avait parfaitement compris ce que leur hôtesse avait en tête.

— C'est à vous d'inviter lord Chatteris. Dites-lui que nous serions ravies qu'il nous honore de sa présence un après-midi. Samedi ou dimanche, à sa convenance.

— Ne vaut-il pas mieux que l'invitation émane de vous, maman ? risqua sa fille.

— Non, Cecily. Si lady Honoria est une amie proche, il y a moins de risques qu'il refuse.

Mme Royle agita la main et Honoria n'eut d'autre choix que de saisir le vélin ivoire.

— N'allez pas croire pour autant que nous sommes en froid, précisa Mme Royle. Nous avons d'excellentes relations avec tout le voisinage.

— Bien sûr, murmura Honoria.

Par chance, Mme Royle occupant le bureau, cela la laissait libre de se réfugier dans sa chambre pour rédiger l'invitation.

Et donc d'écrire ce qu'elle voulait.

Marcus,

Mme Royle me prie de t'inviter à Bricstan ce week-end. Elle y organise une partie de campagne avec les trois jeunes filles dont je t'ai parlé, et elle a également l'intention d'y convier des étudiants de l'université. Je t'en conjure, refuse cette invitation. Je suis sûre que tu vas t'ennuyer à mourir et, te sachant mal à l'aise, je le serai forcément.

Avec toute mon affection, et cetera, et cetera,

Honoria

Tout autre homme aurait vu un défi dans cette invitation et l'aurait accepté dans la foulée. Pas Marcus, Honoria en avait la conviction. Il était peut-être hautain et autoritaire, mais il n'était pas méchant. Il ne lui infligerait pas une telle épreuve pour le simple plaisir de la contrarier.

Si Marcus était, à l'occasion, le fléau de son existence, au fond c'était un homme bien, à l'âme généreuse. Quelqu'un de raisonnable. Il se rendrait bien compte que la petite sauterie de Mme Royle était exactement le type de festivités qui lui donnait envie de se trancher la gorge.

Honoria prit soin de cacheter la missive avant de descendre la remettre à un valet qu'elle chargea de la commission.

La réponse de Marcus arriva quelques heures plus tard. Elle était adressée à Mme Royle.

— Que dit-il, maman ? demanda Cecily d'une voix essoufflée.

Elle s'était précipitée vers sa mère qui faisait sauter le sceau de cire, et même Iris ne put s'empêcher de tendre le cou pour voir par-dessus son épaule.

Honoraria se contenta d'attendre dans son coin. Elle connaissait déjà la réponse.

Mme Royle sortit la feuille de l'enveloppe et la déplia :

— Il est au regret de décliner l'invitation.

Cecily et Sarah poussèrent une exclamation de dépit. Mme Royle coula un regard suspicieux à Honoraria, qui s'efforça de prendre une mine affligée.

— J'ai fait de mon mieux, je vous assure. Mais lord Chatteris n'apprécie guère les réunions mondaines. Je vous l'ai dit, il n'est pas très sociable.

— Certes, murmura Mme Royle. Je ne me rappelle pas l'avoir vu danser plus de trois fois lors de la dernière saison. Alors que tant de jeunes débutantes attendaient un cavalier. C'était vraiment grossier de sa part.

— Il est pourtant bon danseur, remarqua Cecily.

Tous les regards se tournèrent vers elle.

— C'est vrai, dit-elle, sur la défensive. Il a dansé avec moi au bal des Mottram. Après tout, nous sommes voisins. Ce n'était que par politesse.

Honoraria hocha la tête. Oui, Marcus dansait plutôt bien. Bien mieux qu'elle en tout cas, qui n'avait aucun sens du rythme. Sarah avait passé des heures à lui expliquer la différence entre la valse et les danses plus classiques, mais rien à faire, cela ne rentrait pas.

— Nous allons persévérer, déclara Mme Royle. Deux jeunes gens ont déjà accepté l'invitation, et je suis sûre que nous aurons la réponse des deux autres demain dans la matinée.

Plus tard dans la soirée, alors que Honoria montait se coucher, Mme Royle la prit à part.

— Pensez-vous qu'il y ait la moindre chance que lord Chatteris change d'avis, lady Honoria ?

— Je crains que non.

Mme Royle exprima sa contrariété par un petit claquement de langue.

— Quel dommage. Sa présence aurait été le clou de la fête. Eh bien, bonne nuit, ma chère. Faites de beaux rêves.

À quelques kilomètres de là, Marcus était assis dans son bureau, une tasse de cidre chaud à la main.

Il réfléchissait.

Il avait ri à la lecture de la lettre de Honoria, ce qui était sans doute le but recherché – hormis le fait qu'elle voulait l'empêcher de venir à la partie de campagne.

Il relut son bref message, et sourit. Il n'y avait qu'elle pour lui transmettre une invitation et le supplier de ne pas accepter deux phrases plus loin.

Il avait été content de la revoir. Cela faisait si longtemps. Il ne comptait pas les fois où ils s'étaient croisés à Londres en société, ces rencontres n'avaient rien à voir avec les moments heureux et insoucians passés en famille à Whipple Hill. À Londres il était toujours préoccupé, soucieux d'éviter les mères ambitieuses résolues à le

marier à leur précieuse progéniture ou de surveiller Honoria.

Il passait son temps à se renseigner plus ou moins discrètement sur les agissements de la jeune fille et, à la réflexion, il était étonnant que personne n'ait pensé qu'il s'intéressait à elle.

L'an passé, fort des informations obtenues, il avait dissuadé quatre soupirants : deux chasseurs de dot, un sale type porté sur la cruauté, et un vieux beau imbu de sa personne. Honoria aurait sûrement été suffisamment sensée pour repousser les avances du dernier, mais le sale type cachait bien sa vraie nature, et les deux arrivistes avaient du charme à revendre – un atout somme toute indispensable quand on était chasseur de dot.

Honoria avait sans doute des vues sur un des étudiants invités par Mme Royle, et elle ne souhaitait pas que Marcus vienne lui mettre des bâtons dans les roues. Comme il n'avait aucune envie de participer à une partie de campagne, ils étaient plutôt d'accord.

D'un autre côté, il lui faudrait se renseigner sur ledit étudiant. Si celui-ci faisait partie de son cercle de connaissances, il mènerait sa petite enquête. Récupérer la liste des invités ne serait pas compliqué. Les domestiques avaient l'art et la manière de se procurer ce genre de choses.

Et puis, si le temps s'y prêtait, il pourrait toujours faire un saut à Bricstan. À cheval ou à pied. Un sentier forestier serpentait entre les deux propriétés. Cela faisait une éternité qu'il ne l'avait pas emprunté, ce qui était un peu irresponsable de sa part. Un propriétaire terrien se devait de connaître chaque recoin de son domaine.

Et si d'aventure il tombait sur les quatre jeunes filles, il pourrait engager la conversation pour leur tirer les vers du nez. Ainsi il satisferait sa curiosité tout en évitant la réception.

Il termina son cidre. Oui, c'était assurément la meilleure façon de procéder.

Le dimanche après-midi, Honoria avait acquis la conviction d'avoir fait le bon choix.

Gregory Bridgerton était le mari idéal.

La veille, au dîner, ils avaient été placés l'un à côté de l'autre. Gregory s'était montré charmant. S'il n'avait pas paru particulièrement ébloui par sa conversation ou son physique, aucune autre jeune fille n'avait non plus semblé retenir son attention. Il était gentil, courtois, et son sens de l'humour lui plaisait.

D'un point de vue purement pragmatique, Honoria estimait que si elle s'en donnait la peine, elle avait une bonne chance de l'attirer dans ses filets.

Gregory était un benjamin, ce qui signifiait que les débutantes motivées par un titre ronflant se détourneraient de lui. Et sans doute avait-il besoin d'argent. Sa famille était aisée et lui versait probablement une rente, mais les benjamins recherchaient des épouses nanties, c'était de notoriété publique.

Et de l'argent, Honoria en avait.

Sans être mirobolante, sa dot était confortable. Daniel lui en avait révélé le montant avant de quitter le pays, aussi savait-elle qu'elle ne se marierait pas les mains vides.

Il ne lui restait plus qu'à faire comprendre à M. Bridgerton qu'ils étaient faits pour s'entendre.

Et pour y parvenir, elle avait un plan.

L'idée lui était venue ce matin à la messe – à laquelle les messieurs pouvaient échapper, mais pas les dames. Ce plan n'avait rien de très compliqué. Elle avait juste besoin d'une belle journée ensoleillée, d'un sens de l'orientation à peu près opérationnel et d'une pelle.

Le premier point ne posait pas de problème. Le ciel était d'un bleu radieux quand elle était entrée dans la petite église de campagne, et c'était même ce détail qui l'avait mise sur la voie.

Pour ce qui était du sens de l'orientation, cela demanderait un peu plus d'efforts. Cela dit, ils avaient fait une promenade dans les bois la veille, aussi était-elle à peu près sûre de retrouver son chemin. Elle ne savait peut-être pas localiser le nord, mais elle pouvait au moins suivre un chemin bien entretenu.

Quant à la pelle, elle trouverait bien le moyen de s'en procurer une.

Quand les dames rentrèrent après l'office dominical, on les informa que ces messieurs étaient partis à la chasse et qu'ils rentreraient tard.

— Ils seront affamés, prédit Mme Royle. Nous devons prendre nos dispositions en conséquence.

Honoria fut apparemment la seule à ne pas comprendre que cela nécessitait de l'aide. Cecily et Sarah se précipitèrent à l'étage pour se changer, et Iris, prétextant une stupide migraine, se sauva de son côté. Honoria fut aussitôt alpaguée par Mme Royle qui l'entraîna vers les cuisines.

— J'avais l'intention de servir des tourtes à la viande. C'est pratique pour pique-niquer. Toutefois,

si les messieurs se sont dépensés, il faudrait peut-être prévoir un autre plat de viande. Croyez-vous qu'ils apprécieraient des tranches de rosbif froid ?

— Tout le monde aime le rosbif froid.

— Avec de la moutarde ?

Honorina ouvrit la bouche pour répondre, mais Mme Royle enchaînait déjà :

— Nous servirons trois sortes de moutarde en condiment. Et des pommes de terre sautées.

Honorina attendit quelques secondes et, une fois sûre que Mme Royle attendait une réaction de sa part, elle opina.

— Oui, ce sera parfait.

Ce n'était pas une fulgurance intellectuelle, mais étant donné le sujet, ce n'était déjà pas mal.

Mme Royle s'arrêta net et Honorina faillit la percuter.

— Oh ! J'ai oublié d'en parler à Cecily !

— Lui parler de quoi ?

Mme Royle s'éloignait déjà pour héler une servante. Elle revint une minute plus tard et expliqua :

— Il est primordial qu'elle porte du bleu cet après-midi. Je me suis laissé dire que c'était la couleur préférée d'au moins deux de nos invités.

Comment avait-elle obtenu cette précieuse information ? Mystère.

— Et puis, cela s'accorde avec ses yeux.

— Oui, Cecily a de très beaux yeux.

Mme Royle considéra Honorina un instant, la mine pensive, avant de déclarer :

— Vous aussi, vous devriez envisager de porter cette couleur plus souvent. Vos yeux paraîtraient moins étranges.

— J'aime beaucoup mes yeux. C'est un trait de famille. Mon frère a les mêmes.

— Ah oui, votre frère ! Mon Dieu, quel gâchis, soupira Mme Royle.

Trois ans plus tôt, Honoria aurait pris ombrage de ce commentaire désobligeant. Elle était moins à vif sur la question, désormais. D'ailleurs Mme Royle avait raison. C'était un beau gâchis.

— Nous espérons le voir revenir un jour.

Mme Royle émit un reniflement qui traduisait son scepticisme.

— N'y comptez pas avant la mort de Ramsgate. Je le connais depuis l'époque où il courait en culottes courtes, et il a toujours été plus têtù qu'une bourrique.

Surprise par ce langage prosaïque dans la bouche de son hôtesse, Honoria arrondit les yeux.

— Mais je ne peux, hélas, rien y faire, conclut Mme Royle. Revenons à nos moutons. La cuisinière va préparer des crèmes à la vanille individuelles pour le dessert. Avec des framboises.

— Excellente idée, dit Honoria, qui avait compris que sa mission consistait uniquement à approuver les décisions de Mme Royle.

— Je devrais peut-être lui demander de faire un cake ? Elle est plutôt bonne pâtissière et ces messieurs auront très faim. La chasse est un sport éprouvant.

Honoria trouvait la chasse plus éprouvante pour les canards que pour les humains, mais elle garda cette réflexion pour elle.

— Vous ne trouvez pas curieux que les messieurs soient allés à la chasse plutôt qu'à la messe ? ne put-elle toutefois s'empêcher de demander.

— Ce n'est pas à moi de leur dicter leur conduite. Ce ne sont pas mes fils.

Il n'y avait nulle trace d'ironie dans son ton. Une fois de plus, Honoria opina du bonnet. Son instinct

lui soufflait que le futur mari de Cecily aurait lui aussi intérêt à filer doux.

Daniel lui avait dit un jour que le meilleur conseil qu'il ait reçu concernant le mariage lui avait été donné par la terrifiante lady Danbury, une douairière d'âge canonique qui claironnait ses avis à tous ceux qui voulaient bien l'écouter, et aux autres aussi : tout homme devait avoir conscience qu'en épousant une femme il épousait aussi sa belle-mère.

Daniel... Comme il lui manquait !

À vrai dire Mme Royle n'était pas si pénible que cela. Elle était juste déterminée, et Honoria savait d'expérience que les mères déterminées étaient redoutables. À une certaine époque, la sienne avait eu, elle aussi, à cœur d'offrir les meilleures chances à ses filles. Elle avait nourri de grandes ambitions pour Margaret, Henrietta, Lydia et Charlotte, qu'elle avait parées des plus belles toilettes et qui étaient allées se pavaner dans les meilleures maisons. De fait, les sœurs de Honoria avaient toutes épousé de bons partis. Et cela n'avait pas pris plus d'une saison, deux maximum.

Honoria, en revanche, voyait approcher sa troisième saison, pourtant sa mère ne manifestait qu'un tiède intérêt pour son avenir. Bien sûr, en théorie elle souhaitait que sa fille se marie, mais elle ne s'investissait pas vraiment dans l'affaire.

Il n'y avait plus grand-chose qui suscitât son enthousiasme depuis que Daniel avait quitté l'Angleterre.

Si Mme Royle se démenait en tous sens pour faire cuire des gâteaux et habiller sa fille en bleu, elle agissait par amour, et Honoria ne pouvait le lui reprocher.

— C'est très aimable à vous de m'aider aux préparatifs, reconnut Mme Royle en lui tapotant le bras. Tout est plus facile quand quelqu'un vous prête main-forte, ma mère le disait toujours.

Honorina avait le sentiment que son hôtesse avait davantage besoin d'une paire d'oreilles que d'une paire de mains, toutefois elle acquiesça et suivit Mme Royle dans le jardin afin de superviser la préparation du pique-nique.

— J'ai l'impression que M. Bridgerton s'intéresse de très près à ma Cecily, dit encore Mme Royle, alors qu'elles émergeaient sous un ciel un peu moins bleu qu'en début de matinée. Qu'en pensez-vous, lady Honorina ?

— Je n'ai pas remarqué, répondit Honorina, secrètement alarmée.

— Oh, j'en suis quasi sûre ! Hier soir au dîner, il n'a pas arrêté de lui sourire.

— Il sourit à tout le monde.

— Peut-être, mais il avait un sourire *différent*.

— Si vous le dites.

Honorina regarda les nuages blancs qui commençaient à s'amonceler dans le ciel. Mme Royle suivit la direction de son regard et, se méprenant sur sa mine inquiète, soupira :

— Je sais, cela se couvre. J'espère que nous pourrons quand même pique-niquer. Ce serait tragique que nous soyons obligés de battre en retraite à l'intérieur. Hélas, nous ne pouvons rien faire d'autre qu'attendre et voir venir ! D'ailleurs, ce n'est pas si grave. Si nous rentrons, Cecily pourra montrer ses talents de pianiste à M. Bridgerton.

— Sarah aussi joue du piano.